

Aveu

Al-Wadi, 26 juin 1934

Nous l'enregistrons pour la première ou la deuxième fois après le millième, ou après le deux-millième, que notre président du Conseil est un brave homme — un brave homme dont la bonté ne connaît pas de limite. Un brave homme. Le temps n'a jamais connu d'homme aussi bon que lui, et nous ne pensons pas qu'il en connaîtra jamais un pareil, quel que soit le jour à venir. Un brave homme, qui accueille les contradictions et les digère, et qui souhaite que les autres accueillent les contradictions et les digèrent aussi, n'y voyant aucun mal, n'y trouvant aucune difficulté, et ne tenant aucun compte de leurs conséquences.

Ce qu'on louait principalement en lui, depuis qu'il a pris en charge les fardeaux du gouvernement, c'est qu'il n'est pas comme Sidki Pacha, qui dit ce qu'il ne fait pas, et promet ce qu'il ne peut tenir, et se satisfait de ce dont les hommes de résolution et de détermination ne se satisfont pas — ces solutions à demi-mesure qui ne résolvent rien, mais embrouillent tout, qui ne profitent ni aux Égyptiens ni à leur trésor public, mais profitent aux étrangers et à leurs banques, et qui gâtent aux Égyptiens leurs propres affaires, car elles les amènent à s'imaginer que leurs problèmes ont été résolus, jusqu'à ce que, lorsque la vérité leur apparaît dans toute sa laideur effrayante, ils la trouvent devenue plus dure et plus embrouillée encore. Et ainsi leur opinion d'eux-mêmes se dégrada, et leur opinion de leurs gouvernants se dégrada, et leur opinion de leurs hôtes étrangers se dégrada également.

Telle était la politique de Sidki Pacha, que le brave homme n'a jamais aimée, ni approuvée, et dont il déclarait le mépris et la moquerie, dans ses réunions privées et dans ses entretiens avec les journaux, et dans les discours qu'il prononçait dans les clubs, et dans les déclarations qu'il présentait au Parlement. Et nous devons nous reconnaître à nous-mêmes une certaine perspicacité, car nous n'avons jamais, un seul jour, cru le président du Conseil, ni trouvé de réconfort dans ce qu'il disait, ni cru qu'il était capable, ou serait capable, d'arriver à des solutions complètes et décisives. Non parce que nous doutions qu'il fût un brave homme — mais précisément parce que nous croyons qu'il est un brave homme, et croyons que le ministre capable de trouver des solutions complètes et décisives est précisément le ministre qui remporte le soutien complet et décisif de la nation, et qui a confiance en l'amour

incontestable du peuple, en une confiance sans limite, et en un dévouement sans doute possible.

Et notre président du Conseil est, comme il le sait bien lui-même, et bien qu'il soit un brave homme, aussi loin que possible de remporter ce soutien, cette confiance, et cet amour de sa propre nation, et il est donc, par sa nature même, incapable d'arriver à une solution ferme ou décisive. Pourtant il disait cela lui-même, et le répétait, et s'en enorgueillissait, et se plaçait au-dessus de son ami et rival, le grand Dictateur, en le répétant — et notre brillant ministre des Finances ne fut pas moins bruyant à le proclamer, ni moins insistant à cet égard, ni moins content de lui-même.

Et de longs mois passèrent tandis que les solutions décisives étaient annoncées mais ne venaient jamais, attendues mais n'arrivaient jamais, appelées mais jamais entendues — jusqu'à ce que vînt l'interpellation présentée par les députés. Quant au ministre des Finances, il se leva il y a quelques jours et prononça devant les députés des paroles qui étaient l'effort chétif d'un homme de peu de moyens, la force du faible, la capacité de l'incapable — puis il se reposa, et prit ses aises ! Quant au président du Conseil, il se leva hier matin, confiant en lui-même, comme il l'a toujours été depuis qu'il a pris en main le gouvernement, confiant en sa propre compétence, comme il l'a toujours été depuis que le ministère lui fut confié, ou qu'il lui fut confié. Et quand il se leva, les regards se fixèrent sur lui, comme ils se fixent toujours sur lui, et les cœurs s'attachèrent à lui, comme ils s'attachent toujours à lui, et les oreilles se tendirent vers lui, comme elles se tendent toujours vers lui, et les âmes affamées se préparèrent à entendre la parole qui apporterait fécondité, aisance, abondance et prospérité — et cette parole envoûtante fut prononcée, mais elle n'enchantait personne, et n'apporta ni fécondité à une âme stérile, ni abondance à une âme à l'étroit, ni aisance à un cœur troublé, ni espoir à un homme démun.

Le président du Conseil prononça sa parole, et voici qu'elle demeure consignée, en toute sincérité, aisance, bonté de cœur, pureté d'âme, et conscience tranquille, qu'il est semblable à Sidki Pacha — ni moins que lui, ni plus que lui —, qu'il n'arrive pas aux solutions décisives, bien qu'il les eût promises, et ne peut les atteindre, bien qu'il les eût convoitées ; et combien de gens convoitent, après tout, de grimper jusqu'aux nuages et de saisir les étoiles de leurs propres mains ! Mais le président du Conseil consigna cet aveu contre lui-même, s'en satisfaisant, s'en rassurant, et le proclama comme on proclame que la chaleur est intense en été, et le froid intense en hiver, oubliant tout ce qu'il avait naguère proclamé et

dont il s'était vanté, toute sa convoitise et son ambition, tout son blâme de Sidki Pacha, et son dédain pour les solutions incomplètes de Sidki. Voulez-vous une preuve plus claire que cette preuve, que notre président du Conseil est vraiment un brave homme, dans le sens le plus plein que ce mot puisse porter ?

Et la bonté du président du Conseil est contagieuse — elle ne s'est pas arrêtée à lui, ni confinée à lui, mais s'est étendue même au ministre des Finances, qui voulait lui aussi des solutions décisives, et ne se serait satisfait de rien de moins — puis a accepté des solutions incomplètes, et remercié Dieu pour la sécurité et le bien-être. Bien plus, la bonté du président du Conseil est si contagieuse qu'elle s'est étendue même des ministres aux députés, car les députés, et ceux d'entre eux qui avaient présenté l'interpellation, ne se seraient satisfaits que de solutions décisives précisément, et n'auraient accepté que notre crise foncière soit dénouée comme un nœud dans un cordon — pourtant la bonté du président du Conseil les a touchés hier de son aile légère, et ils ont accepté les solutions incomplètes, et sont passés à l'ordre du jour. Ne serait-il pas possible que cette contagion se répande vers des limites plus larges et des horizons plus lointains encore, touchant aussi l'opposition de son aile légère, jusqu'à ce que tous, ensemble, acceptent les solutions incomplètes, et désespèrent des solutions complètes, et en viennent à croire que rien de mieux n'aurait pu être accompli ? Et pourquoi les Égyptiens convoitieraient-ils des solutions complètes, quand Roosevelt lui-même s'en est révélé incapable, malgré tout ce qu'il a dépensé et tout ce qu'il dépensera encore d'efforts, et malgré sa puissance et sa capacité, et son autorité vaste et lointaine ? Les Égyptiens peuvent bien être excusés si le désespoir ne les a pas encore atteints, car l'incapacité de Roosevelt ne les concerne pas, et ne les persuade pas, car ils ont un ministre des Finances plus perspicace que Roosevelt, plus large en compétence, plus loin-voyant, et plus capable de redresser les choses — et comment comparer Sabri Bey à Roosevelt ? Et comment mesurer l'Égypte à l'Amérique ? Sabri Bey est le chef de la révolution en matière financière, et l'Égypte est le pays des prodiges ! Bien plus, comment comparer l'Égypte à l'Amérique, quand les affaires de l'Amérique sont gérées par la raison et la logique, tandis que les affaires de l'Égypte sont gérées par la baraka — la bénédiction divine ? Et qui pourrait douter que la baraka soit plus efficace pour résoudre les crises que la raison, la logique, et l'économie ?

Les Égyptiens ne devraient pas désespérer, car la crise de la dette foncière sera résolue, et la crise de la dette publique sera résolue, et toutes leurs crises seront résolues, s'il plaît à Dieu, tant que le brave homme demeurera à la tête du ministère — car Dieu n'a pas créé les braves gens en vain, mais les a créés afin que leurs bienfaits se répandent sur les gens, et tout ce qu'on demande aux Égyptiens, c'est d'attendre, et d'être patients, et d'endurer la misère, la détresse, et la faim — car rien de tout cela ne présente de danger, tant que la bonté du brave homme pourra encore les toucher de son aile légère un jour, et emplir leur terre de lait et de crème, et il vous suffira de la richesse d'être rassasié et désaltéré.

Que Dieu ait pitié de l'Égypte — jusqu'à quand ses affaires resteront-elles un jouet entre les mains des joueurs ?

Taha Hussein

Al-Wadi, 26 juin 1934.